



26 AOÛT 2020 / DANS ACTUALITÉS / PAR JEAN-JACQUES MANZANERA

ÉTÉ CINÉMA. CABINET DE CURIOSITÉS. ÉPISODE 3 : "9 DOIGTS" DE F. J. OSSANG



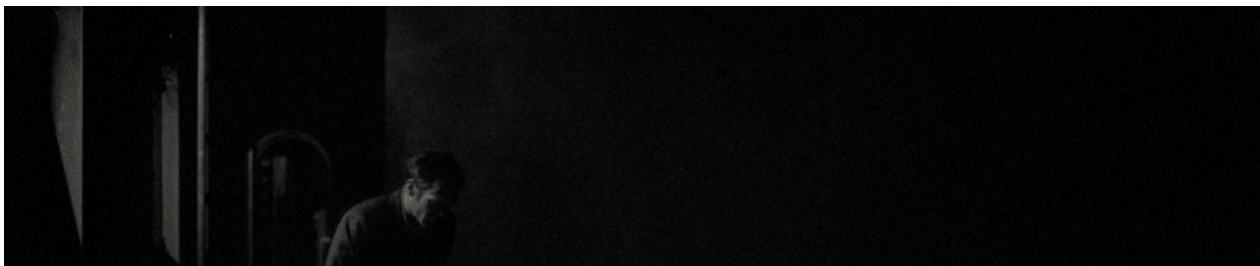
PAR JEAN-JACQUES MANZANERA.

F. J. OSSANG, 9 *DOIGTS*, 2018, 99 MINS.

Après *Laissez bronzer les cadavres* d'Hélène Cattet et Bruno Forzani et les deux derniers courts métrages de David Lynch, c'est au tour de l'enchanteur et du globe-trotteur F. J. Ossang de rejoindre notre "Cabinet de curiosités" : larguez les amarres !

Alors que sa capacité à émerveiller semble de plus en plus minoritaire, certains artistes s'évertuent, dans le sillage de Pasolini, à chercher le secret d'un cinéma de poésie qui pourrait réenchanter le monde et l'imaginaire. La tâche semble difficile dans l'espace du cinéma français, volontiers naturaliste et ivre de son rapport au réel, d'où le plaisir intense que peuvent procurer ceux qui, contre toute attente, larguent les amarres usuelles du roman psychologique ou social pour explorer des contrées autrement plus dépaysantes. Depuis le début des années 1980, F. J. Ossang est de ceux-là, avec une dizaine de courts métrages et cinq longs qui explorent un territoire énigmatique préférant l'itinérance au confinement, l'expressivité plastique au témoignage morne du réel, les vertus magiques de la parole poétique à l'atone déroulé d'une prose journalistique.

À la fois poète, musicien punk et cinéaste, F. J. Ossang nous emmène dans des périples qui sont autant d'odyssées mentales où des gentilshommes de fortune vont au bout des possibles. Le plus souvent dans un noir et blanc somptueux, parfois en couleurs irradiantes, un puissant imagier en résulte : jeux d'ombre et de lumière qui habitent l'espace de manière spectrale, déserts magnétiques, visages émergeant de nuits d'encre, plans de mers déchaînées, trajets incertains, cartons annonçant lieux évocateurs ou chapitres qui sont autant d'eldorados où se perdre.





À l'image, Paul Hamy dans le rôle de Magloire

CARTOGRAPHIE IMAGINAIRE

Le prologue de son dernier opus, *Magloire* (2018), retrouve le pouvoir aussi enchanteur qu'immersif de *Le navire fantôme* (1952) d'Orson Welles en nous confrontant à des signes de film noir exilés, là aussi, dans une terra incognita qui semble à la fois autre et reflet de notre temps. En une dizaine de plans, nous entrons dans un espace urbain vraisemblablement frontalier. D'abord un plan d'ensemble nocturne sur lequel se détachent de vives lumières, puis s'esquissent à l'écran des lignes de fuite multiples dans divers lieux : gare surveillée par des militaires, tunnels expressionnistes où les ombres sont forcément portées, front de mer engendrant des compositions sublimes, avec arcades et nuages d'embruns blanchâtres. Un anonyme, apparemment inquiet, reçoit des mains d'un mourant un document et une liasse de billets. Sa fuite éperdue le long d'une plage plongée dans l'ombre cède soudainement la place à une course-poursuite : trois gangsters sortis de nulle part le suivent en auto. Le titre s'affiche, sobre lettrage blanc sur fond noir.

Ce cinéaste est un globe-trotter qui aime tourner un peu partout, que ce soit au Portugal, aux Açores, au Chili, en s'amusant à recréer une cartographie imaginaire qui refaçonne le monde selon une pente rêveuse : les terres maudites du *Le navire fantôme* (1991), Vladivostok le temps de deux courts métrages, l'Amérique du Sud recomposée pour *Le navire fantôme* (1997), le puzzle qui mène aux Estrellas dans *Le navire fantôme* (2000). Ici, le héros Magloire accompagne le chef de gang Kurtz (comme dans *Le navire fantôme* de Conrad ou *Le navire fantôme* de Coppola) à bord du Sri Ahmed Volkinson V qui devient un vaisseau-fantôme à force de rechercher une île-fantôme constituée de déchets industriels, Nowhereland.

Le périple fiévreux alterne scènes d'intérieur dans les entrailles tout en clair-obscur du navire maudit et extérieurs sur le pont qui révèlent d'incroyables panoramas comme captés aux confins du monde connu, loin des cartes. Comme le fit Raoul Ruiz avec *Le navire fantôme* (1982) ou *Le navire fantôme* (1984), F. J. Ossang renoue avec le pouvoir d'attraction des grands romans maritimes en dévoilant ainsi des panoramas de mer où la ligne d'horizon grisée, l'océan soudain irisé, le ciel nocturne ou diurne s'ingénient à peindre un monde rêvé avec parfois, dans le lointain, la promesse d'une île.



De gauche à droite, Gaspard Ulliel dans le rôle du Docteur, Pascal Greggory dans le rôle de Ferrante, et Lionel Tua dans le rôle de Warner Oland

PRODIGIEUSE PELLICULE

L'un des secrets de la puissance de [Le Cinéma muet](#) est qu'il confirme l'attachement indéfectible du cinéaste envers le support argentique. Il déclare ainsi lors d'un [entretien accordé à la revue en ligne](#) [Cinéma muet](#) : "Le cinéma n'a cessé de muter mais la pellicule demeurerait. C'est ce qui nous rattachait aux pionniers d'une certaine façon. La pellicule, c'est un phénomène prodigieux, c'est le soleil qui la brûle, la grave, la révèle. Bien sûr, c'est proche aussi des icônes puisqu'on part du noir. Le cinéma a changé notre monde en créant un nouveau culte de la lumière. (1)" Outre la déstructuration chronologique via un usage magistral de l'ellipse et du fondu, nous expérimentons aussi un voyage dans ce qu'aurait pu être une histoire alternative du cinéma où l'expressivité du muet, la majesté des grands films noirs auraient continué à irriguer le septième art, sans renoncer pour autant à nourrir un dialogue fructueux avec le meilleur des avant-gardes littéraires et musicales du 20e siècle.

Précisons que F. J. Ossang, sur lequel nous reviendrons dans [artpress](#), est trop élégant et trop vivant pour délivrer une œuvre nostalgique : il préfère nous offrir des films organiques et beaux, surprenants et libres, comme en attestent les visions d'ailleurs que délivre le film à mesure que nous touchons au but impossible de ses personnages. Tout se passe comme si le Cinématographe, enfin délivré des oripeaux de nos temps mornes, pouvait répéter, comme jadis l'énonçait "Le bateau ivre" de Rimbaud : "J'ai vu des archipels sidéraux ! Et des îles / Dont les cieux délirants sont ouverts / au vogueur."

Jean-Jacques Manzanera

(1) Extrait de l'entretien accordé à Víctor Paz Morandeira, [Cinéma muet](#), 19 mars 2018, [accessible ici](#).



À l'image, Paul Hamy dans le rôle de Magloire et Lisa Hartmann dans le rôle de Drella



À gauche, Gaspard Ulliel dans le rôle du Docteur, à droite, Paul Hamy dans le rôle de Magloire

Couv. : À gauche, Paul Hamy dans le rôle de Magloire, à droite, Damien Bonnard dans le rôle de Kurtz.
Pour toutes les images : F. J. Ossang, [Cinéma muet](#), 2018, 99 mins.

AUCUN COMMENTAIRE

Désolé, le formulaire de commentaire est fermé pour l'instant.

Rechercher ici